

Études littéraires africaines

VAN DEN AVENNE (Cécile), *De la bouche même des indigènes : échanges linguistiques en Afrique coloniale*. Paris : Vendémiaire, 2017, coll. Empires, 268 p. – ISBN 978-2-36538-251-5



Nathalie Carré

Numéro 45, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051653ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051653ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Carré, N. (2018). Compte rendu de [VAN DEN AVENNE (Cécile), *De la bouche même des indigènes : échanges linguistiques en Afrique coloniale*. Paris : Vendémiaire, 2017, coll. Empires, 268 p. – ISBN 978-2-36538-251-5]. *Études littéraires africaines*, (45), 276–278. <https://doi.org/10.7202/1051653ar>

VAN DEN AVENNE (CÉCILE), *DE LA BOUCHE MÊME DES INDIGÈNES : ÉCHANGES LINGUISTIQUES EN AFRIQUE COLONIALE*. PARIS : VENDÉMAIRE, 2017, COLL. EMPIRES, 268 P. – ISBN 978-2-36538-251-5.

Si l'histoire des contacts entre Afrique et Occident a été largement étudiée (explorations, colonisation, figures d'intermédiaires), en revanche, comme Cécile Van den Avenne le rappelle dans son introduction, peu de travaux ont analysé précisément les modalités de ces contacts, au premier rang desquels il faut placer le contact langagier. En quelle(s) langue(s) Européens et autochtones communiquaient-ils ? Quelle était leur maîtrise des différentes langues ? Quelle était la place de la traduction ? Quelles traces de ces échanges nous sont-elles parvenues ?

C'est à la langue comme zone de contact, au sens où l'entend Mary-Louise Pratt, que s'intéresse donc cet ouvrage. Afin de le documenter, l'auteure a entrepris un important travail sur les sources, relisant récits d'exploration, descriptions linguistiques, lexiques et manuels scolaires, analysant les traces laissées dans ces textes, reconstituant ce que les échanges avaient pu être. Deux langues principales sont au cœur des analyses : le français, langue du colonisateur en Afrique de l'Ouest, et le *bambara* qui, dans ce même espace, a gagné le statut de langue véhiculaire et y tient lieu de *koinè* (on parle alors de langue mandingue). Ce faisant, Cécile Van den Avenne étudie aussi bien la place du *bambara* dans les textes coloniaux que celle du français tel qu'on l'enseigne et tel qu'il est utilisé par les populations autochtones. Ce regard comparatif permet de mettre en valeur les représentations profondément idéologiques qui s'attachent aux langues. Ainsi, on se contente d'apprendre aux autochtones des rudiments de français, censément langue « universelle », dans une visée pragmatique (« petit-nègre » ou « français tirailleur »), tandis que les mots en *bambara* émaillent les textes coloniaux de manière récurrente (*moussos*, *dolo*, etc.) pour bientôt constituer, avec d'autres mots français (palabre, fétiche, etc.) un vocabulaire propre à la littérature coloniale. Cette langue est alors exhibée comme témoignage d'une expérience de terrain participant de la construction progressive d'un *ethos* d'officier colonial. L'essai met d'ailleurs bien en valeur la conscience qu'ont certains colonisés d'être cantonnés dans leur apprentissage d'une langue française qui n'est certainement pas celle qui les amène à l'égalité mais qui constitue au contraire une « prison verbale », selon l'expression de Lucie Cousturier (p. 84).

L'ethnocentrisme qui se dégage de cette représentation des langues conduit à des lectures particulières – et souvent biaisées – des

réalités rencontrées : une façon de penser la corrélation entre langue et ethnie qui se révèle peu pertinente en contexte africain, une dimension prescriptive forte qui s'exerce au travers des descriptions des langues africaines ou encore les processus de standardisation qui gommement les particularismes et les variantes. Tout conduit à une « réduction de la langue » parlée à l'écrit selon des normes liées à la culture française (et à son centralisme). L'analyse précise des textes permet de démontrer que la rencontre est un lieu de traduction qui joue le plus souvent – mais pas uniquement – dans le sens du plus fort. Les traités, notamment, sont des « documents [qui] révèlent des histoires de discussions, de traductions, de mises par écrit, où les deux parties en présence doivent faire avec les codes culturels de l'autre » (p. 59). Cet espace de traduction culturelle est analysé avec finesse. S'y décèle une tendance à réduire l'altérité à sa propre vision des choses (ce qui ne va pas sans malentendu, comme le souligne l'exemple du mot *amana*, p. 64-65), mais aussi la possibilité d'affirmer son intelligence politique, comme le fait par exemple Karamokoba Sanogo, *almamy* de Lanfiéra, quand il s'approprie la rédaction du traité qu'on lui soumet pour l'adapter à sa culture et à ses objectifs (p. 68). Un cas « d'école » représentatif est celui de la traduction de la Bible et du vocabulaire religieux, dont l'analyse est passionnante (« La traduction du catéchisme en bambara », p. 107-111).

Si l'inégalité dans le rapport de force débute avec les sources mêmes, émanant massivement d'Européens, la volonté de faire entendre à parts égales colonisateurs et colonisés est cependant bien présente. Aux côtés des noms et des voix de Clozel, Binger, Delafosse, l'on trouve aussi ceux des compagnons obscurs – Louis Anno, Diawe Fofana, Moussa Travélé – interprètes et informateurs dont les travaux furent parfois minorés en regard de leur pertinence, mais dont l'apport se voit ici recontextualisé et restitué.

Un autre point mis en lumière concerne la manière dont les zones de contact et les interactions plurilingues influencent les textes littéraires futurs, qu'il s'agisse des « passages obligés » des récits d'exploration (stéréotypes aussi bien thématiques que stylistiques) ou de la manière dont le français scolaire utilisé dans les écoles de l'AOF a pu marquer durablement l'écriture d'auteurs africains. Si nombre des points étudiés ici l'ont déjà été par d'autres (notamment par Alain Ricard à qui l'ouvrage est dédié), le fait d'étayer le propos par des analyses sociolinguistiques précises ainsi que la clarté de l'exposé font de l'ouvrage un véritable plaisir de lecture, un ouvrage de

vulgarisation au meilleur sens du terme, d'une grande intelligence, à mettre entre toutes les mains !

■ Nathalie CARRÉ

VIERKE (CLARISSA), GREVEN (KATHARINA), DIR., *DUNIA YAO : UTOPIA / DYSTOPIA IN SWAHILI FICTION. IN HONOUR OF SAID A.M. KHAMIS*. KÖLN : RÜDIGER KÖPPE VERLAG, 2016, 232 P. – ISBN 978-3-89645-736-3.

Issu d'un symposium qui s'est tenu à l'Université de Bayreuth en mai 2012, cet ouvrage collectif est dédié à la figuration littéraire de mondes dystopiques dans le roman *swahili*. Il s'agit aussi d'un hommage rendu, à l'occasion de sa retraite, à Said Ahmed Mohamed Khamis, professeur de littérature en langues africaines à l'Université de Bayreuth et écrivain, connu pour avoir amplement contribué au développement de ces thématiques dans la littérature *swahili*. Le titre même du volume, *Dunia Yao* (leur monde), est tiré de l'un de ses romans, publié en 2006.

Dirigé par Clarissa Vierke et Katharina Greven, l'ouvrage vise à analyser un nouveau genre littéraire qui émerge au début des années 1990 avec la parution de deux œuvres d'Euphrase Kezilahabi. Dans *Nagona* (1990) comme dans *Mzingile* (*Le Labyrinthe*, 1991), le chaos social attribué à des univers éloignés correspond à une rupture avec les conventions d'une représentation réaliste du monde, typique des romans de la période qui a suivi les indépendances. Le sujet est éclairé par les contributions de spécialistes de la littérature *swahili* (dont deux écrites en *swahili*), qui tournent principalement autour de deux questions, à savoir : comment les auteurs ont-ils construit leur écriture créative et forgé sa force esthétique ? Et comment l'innovation stylistique et les « non-lieux » éloignés représentés dans ces œuvres peuvent-ils être reliés à l'engagement des écrivains est-africains ?

Après une introduction assez développée, l'ouvrage s'organise en trois sections. Dans la première partie, les contributeurs, qui entendent situer ce « nouveau » courant de récit fictionnel au sein de l'histoire littéraire *swahili*, tracent une biographie littéraire de Said Ahmed Mohamed (Lutz Diegner), dégagent une perspective comparative entre Kenya et Tanzanie (Mikhail Gromov) et proposent une analyse de la ville dystopique comme *topos* littéraire du roman *swahili*, enraciné dans l'imaginaire de la poésie classique *swahili* (Clarissa Vierke).